

le libertaire

HEBDOMADAIRE

Direction-Administration: CONTENT, 69, Bd. de Belleville, Paris

Le Bulletin de vote étant une arme de conservation Sociale, **Travailleurs**, ne soyons pas surpris du succès que la BOURGEOISIE a su en tirer.

Préparons - nous pour l'Action Educative et Révolutionnaire.

NOTRE ENNEMI C'EST NOTRE MAITRE



Moi qui ai vaincu par le Fer et par le Feu,

Comment n'aurais-je pas triomphé par le Bulletin de vote et par l'Urne ?

BEAUTÉS RÉPUBLICAINES :

Le Veto capitaliste fonctionne contre la Presse d'opposition et la Presse libre.

LENDEMAIN D'ELECTIONS

Voilà donc nos socialistes battus et battus outrageusement.

Nos socialistes ? Les candidats du parti, devons-nous dire, car il est équitable d'établir une distinction entre le socialiste électeur qui, en votant, croit affirmer son idéal, et le candidat qui, lui, sait fort bien à quoi s'en tenir sur la portée du geste électoral, mais qui sollicite ce geste en vue d'avantages particuliers.

Battus à plate couture. Battus sur le terrain même des élections qu'ils connaissent à fond et où ils savent se mouvoir avec une aisance naturelle !

Qu'est-ce à dire ? La nouvelle loi électorale qu'ils ont votée leur a donc joué ce mauvais tour de les éliminer ? Ou bien la grande consultation populaire, comme ils disent, aurait-elle donc été faussée à leur insu ?

Les résultats sont là. Combien décevants pour l'électeur, égaré, mais sincère. Combien amers pour le candidat évincé !

Ils avaient dit aux travailleurs : « Votez ! Votez en masse pour nos listes. Ne rayez pas un nom. De notre triomphe dépend le salut de vos revendications et le salut de la Révolution russe. »

Or, la réaction triomphe. Est-ce donc que le peuple français, l'immense masse prolétarienne, abandonne tout à la fois, ses revendications et la Révolution russe ?

Les prémisses électorales posées par les candidats socialistes autorisent cette conclusion.

Il serait cruel d'émettre que c'est pour arriver à cette démonstration que le Parti s'est dépensé durant des semaines en discours, en journaux et en affiches.

Nous ne tiendrons pas pour valable une démonstration de cet ordre. Le bulletin de vote ne démontre rien, ni dans un sens, ni dans un autre. L'électoratisme est une loterie très bizarre. Le gagnant d'aujourd'hui sera le perdant de demain. Un succès électoral socialiste n'eût pas prouvé que le socialisme est en faveur. Une défaite ne prouve pas qu'il soit en baisse caractérisée.

Et d'ailleurs, qui ne voit que le parti au pouvoir fait parler les urnes à sa guise ?

Clemenceau, figure admirablement représentative du régime, a usé de tous les avantages de son prestige et de sa fonction. Il a monté de formidables machines électorales financées par des millions, ramifiées en tous sens. Et ces machines de guerre ont « bu l'obstacle ». L'obstacle, le bolchevisme, épouvantail de circonstance, fantôme de la peur ! Notez ceci, travailleurs, c'est que Lloyd George, il y a un an, triomphait et d'une façon encore bien plus remarquable que Clemenceau. Cela n'a pas empêché le prolétariat anglais, ceux des chemins de fer, ceux de la mine, ceux du coton, de lui donner du fil à retordre, d'imposer aux lords une légalité qui ne s'inspirait pas précisément du « laisser-faire », d'exiger même la cessation de l'intervention armée contre la Russie soviétique.

Et bien, demain, si le prolétariat français le veut, il attendra les requins au carrefour de la grève générale et il verra quelle résistance les Loucheur et les Rothschild seront en mesure d'opposer à son action directe.

On verra bien si la réaction scélérate poussera son apparence de succès jusqu'aux mesures de provocation et d'assassinat que certains énergumènes désirent. Si la classe ouvrière fait face, froidement et résolument à la réaction capitaliste dominante nous pouvons être assurés qu'elle vaincra. Elle vaincra parce que la puissance qu'elle dégage, en se croisant les bras avec ensemble, est irrésistible.

Mais si le prolétariat reste nonchalant, passif, veule, timide, incohérent dans ses impulsions, émettié dans son action, alors il faudra s'attendre à ce que véritablement la réaction se fasse féroce.

Les temps qui viennent vont être étonnants. Aux anarchistes de se mettre à la hauteur des événements en expectative.

Car c'est de leur côté, en fin de compte, que la classe ouvrière, libérée des entraves électorales et parlementaires se tournera aux heures décisives de l'action.

RAILLON

Pavés dans la Mare

Il y a Anarchie et Anarchie

De M. Paul Faure, du Populaire (candidat socialiste) :

« C'est ce que s'apprêtent à dire avec vigueur le 16 novembre les Français soucieux de sauver le monde et la civilisation de l'Anarchie et des abîmes où veulent les entraîner des réacteurs aveugles et forcés. »

De M. Lauche (L'Heure) (candidat socialiste unifié-dissident) :

« L'autre soir, malgré une obstruction révoltante de jeunes gens et de la fameuse organisation de combat qui ont égaré les électeurs, j'ai pu tout de même flétrir la politique anarchiste et indiquer avec force que désordre et brutalité s'opposaient au socialisme. »

De M. Levasseur (L'Heure) (candidat socialiste unifié-dissident) :

« Il faudra choisir dimanche en ce qui concerne les socialistes : ou voter aveuglément pour ceux qui nous conduisent à l'ANARCHIE ou voter pour ceux qui tentent par une action vigoureuse de sauver le socialisme de l'anarchie. »

On voit par ces extraits que ces Messieurs socialistes ne sont pas d'accord sur « ce qui conduit à l'Anarchie. »

Pour M. P. Faure, ce sont les réacteurs bourgeois ; pour MM. Lauche et Levasseur se sont, au contraire, les émules et disciples de MM. Paul Faure, Longuet, etc.,

Et il arrive ceci : c'est que M. P. Faure a la prétention de sauver le monde et la civilisation du péril « anarchiste », alors qu'au regard de M. Lauche, il est un des faiseurs de ce péril.

Au demeurant, ces batailleurs paraissent aussi ignorants les uns que les autres de la signification du mot « anarchie », à moins, ce qui est plus probable, qu'ils l'emploient sciemment dans un sens péjoratif.

Nous aurions le droit de nous en indigner, nous qui nous revendiquons des théories anarchistes — lesquelles ont acquis droit de cité, nous estimons — puisqu'elles se trouvent à la base du socialisme de tradition française, issu de 89, de 48, de 71.

Mais nous savons trop quel intérêt il y a pour des politiciens à jeter une façon de discrédit sur l'Anarchie.

D'ailleurs, ça commence à ne plus prendre.

On a eu l'idée de remplacer la tyrannie d'un seul par la tyrannie anonyme de plusieurs. Le bénéfice n'en est pas éclatant. Contre le simple citoyen sans autre appui que son droit à la vie, les gouvernants de toute dénomination des plus modérés aux plus révolutionnaires, ont toujours fini par conclure un accord profitable : nous en avons présentement un assez bel exemple sous les yeux.

G. CLEMENCEAU.
Le Bloc.

Nos condoléances bien sincères

O vous, les candidats, qu'un suffrage ingrat a rendus à l'exercice de profession que nous supposons productive, souffrez que les anarchistes vous présentent leurs condoléances bien sincères.

Vous, Longuet, qui nagez si bien entre deux eaux, et vous aussi, Renaudel, vieux routier qui la chance a desservi, et ce Mayéras qui nous fusillait si bien dans les congrès, et Brizon-le-Bourbonnais, qui savait parler, mais savait encore mieux se taire... Vous avez droit à ce que nous venons pleurer sur votre mésaventure !

Rapport, ultime incarnation de la Révolution russe, échappé de sa Bibliothèque Nationale, Dunois, Méric, que d'heureux événements paraissent devoir propulser aux échelons suprêmes de la hiérarchie politique. Et cet excellent Morizet qui, plus qualifié que les deux précédents, en est réduit à rechercher dans le Bloc vainqueur un « anarchiste » qu'il découvre sans pouvoir le citer. Avouez que vous n'avez pas été malins ! Avouez que Clemenceau vous a roulés !

A quoi donc vous a servi l'immolation de votre grand programme ? Bolchevistes malgré vous, comme jadis antipatriotes à contre-cœur, à quoi cela vous a-t-il servi de vous défendre contre la « calomnie » ? Et à quoi vous a servi cette manœuvre de la dernière heure par quoi vous excipiez de vos titres et qualités militaires ? Vous n'avez pas été malins !

Il fallait de deux choses l'une : miser à fond sur le bolchevisme, ou bien faire comme les autres, comme Lauche à Paris, Guesde à Lille, Varenne en Auvergne : répudier le bolchevisme et arborer fièrement un socialisme tricolore. On n'a pas vu exactement votre teinte. Était-elle écarlate ou rose pâle ? Nous sommes d'autant plus contristés qu'en vérité vous n'avez pas été malins. Heureusement qu'il reste les 1 million 700.000 voix !

IGOR.

L'ORDRE

Si nous en croyons toutes vos gazettes, les « Unions des Intérêts Économiques », plus les chasseurs de mandats aux tons variés, l'ordre ne règne pas en Russie. Aussi toutes ces braves gens se donnent-elles un mal inouï pour nous éviter une pareille catastrophe.

Quand le tsar faisait mitrailler 10.000 personnes venues, sans armes, lui réclamer du pain ; quand lui et ses grands-ducs organisaient les ignobles programmes ; quand le gibet, la Sibérie ou l'exil frappaient des milliers d'hommes et de femmes, et par ricochet, des enfants, l'ordre régnait en Russie, nos capitalistes n'intervenaient pas, ne hurlaient pas, ne nous mettaient pas en garde contre un pareil régime ! Bien mieux, ils prêtaient leur or à ces pillards, à ces affameurs, à ces assassins, et ils recevaient le Tsar rouge en grande pompe !

Quand on vitupère contre le désordre qui règne chez un voisin, cela sous-entend que chez soi l'ordre est quasi parfait. Or nos capitalistes omettent, et pour cause, de nous parler du désordre qui fait le fond de leurs institutions. Comblons cette lacune.

Dans l'économie sociale, nous voyons les producteurs de toutes les richesses dans une demi-indigence, tandis que les détenteurs de ces richesses vivent dans l'opulence, en oisifs, en parasites.

Tel département a du charbon tel autre n'en a pas.

Les marchandises passent, entre le producteur et le consommateur, par plusieurs intermédiaires qui s'enrichissent sans travailler.

Des stocks de denrées s'accumulent, pourrissent dans des ports, dans des gares, ce pendant que les gens du peuple sont privés du nécessaire.

Des milliers d'automobiles et d'aéroplanes ont pourri et rouillé dans d'innombrables « cimetières », et cela depuis des années. Il ne fallait pas faire tort aux richissimes constructeurs, lesquels avaient « gagné » des centaines de millions sur la mort et la ruine du peuple !

Et c'est encore ces requins de l'industrie qui obligent le gouvernement à refuser aux Américains le droit de vendre leurs immenses stocks de denrées et marchandises qu'ils ne voulaient pas ramener en Amérique. Alors on vit cette chose : devant ce refus, les Américains mirent le feu à toutes ces choses si nécessaires au peuple, aux régions dévastées !

Seule, la hurlée générale obligea le gouvernement à revenir sur sa décision.

L'ordre, ce sont des quantités de chômeurs en face de nombreux travaux utiles et urgents, que l'on n'exécute pas. C'est la crise des transports, après un an d'arnabisme et malgré un nombreux personnel et du matériel en abondance.

Dans le domaine de la justice, l'ordre c'est Cottin, condamné à mort pour avoir égratigné un homme ; et Villain, acquitté bien qu'ayant assassiné un homme.

Dans l'enseignement, l'ordre c'est la très maigre pitance de la primaire, octroyée aux enfants des pauvres, pendant que les enfants des riches, même s'ils sont des cancres (sans reproche), jouissent des enseignements supérieurs.

En politique, c'est la putréfaction. Le traître, le vendu, l'infâme, l'ignoble, le rasta devient tout à coup l'intègre, le probe, l'idole à laquelle on lèche les pieds.

En finance, c'est la hausse, la baisse, le coup de Bourse qui enrichit les uns et ruine les autres.

Le désordre administratif est trop vulgaire, trop connu par tout le monde pour que je n'en parle que pour mémoire.

Vol, fraudes, empiétements, escroqueries, « combines », duperie, mensonges, rampisme, mouchardage, prostitution à tous les degrés. Voilà l'ordre au point de vue moral !

Tuberculose, alcoolisme, siphylisme sont les compléments naturels, logiques, inévitables de l'ordre, auquel toute la haute pègre qui en vit nous conjure de ne pas toucher !

Et enfin, couronnant le tout, la guerre, l'horrible boucherie avec ses millions de cadavres, de mutilés, de malades, et avec ses ruines incalculables, et une cacophonie grinçante et menaçante dans le trop fameux concert européen.

Et ce sont les marlous de ce régime qui dans leur inconscience et leur frousse parlent du désordre bolcheviste !

C'est un comble !

V. LOQUIER

LE PROCÈS

des

Bolchevistes Hongrois

Une sinistre parodie de justice va se jouer. Un crime féroce se prépare... On va juger à Budapest un millier de bolchevistes...

Voilà, dans son lachisme brutal, la nouvelle.

La bourgeoisie hongroise, ramenée au pouvoir par les baïonnettes démocratiques de l'Entente, s'apprête à savourer son atroce vengeance. Le prolétariat hongrois va connaître le prix de sa défaite...

Son crime ? Ou, plutôt, le crime de ceux des siens qui vont payer pour lui ? Avoir fait la Révolution, certes ! C'est le délit fondamental. Mais le procès ne s'engagera pas sur ce terrain. Ce serait trop peu chevaleresque !...

D'après M. Paul Erio, envoyé spécial du Journal à Budapest, « les magistrats ont tenu à n'incriminer aucun bolchevik pour délit politique... Seuls les bolcheviks coupables de crimes de droit commun seront jugés... Trois cents d'entre eux sont des terroristes ; les autres sont inculpés de vols, pillages, émission de fausse monnaie, etc. »

Scrupuleusement honnêtes et consciencieux, les réacteurs hongrois s'efforcent de fournir la preuve qu'ils entendent bien ne pas faire un procès politique, ne pas instituer le « délit de révolutionnarisme ». Bonnes âmes !...

Les mots nous manquent pour stigmatiser semblable hypocrisie. Qu'il nous suffise d'en souligner le caractère véritable en indiquant que Bela Kun et les principaux leaders communistes seront poursuivis par contumace, pour d'identiques crimes de droit commun.

Les résultats du procès ne peuvent laisser place au moindre doute. D'ailleurs, la conclusion de M. Paul Erio est significative : « Une armée de témoins sera entendue au cours de ce procès historique, auquel le monde entier s'intéressera, et qui, vraisemblablement, se terminera par un nombre inusité de condamnations à mort. »

Les protestations platoniques seraient vaines. Constatons, une fois de plus...

Ainsi la répression ne désarme pas. La tradition se poursuit, implacable : Après le massacre des Communards, pendant et après le combat, vient le procès des survivants, avec, au bout, les condamnations à mort, les déportations. Même méthode hier en Finlande, en Allemagne. Même méthode aujourd'hui en Hongrie. Et même méthode demain en Russie — si la Révolution Russe était vaincue — ici, partout ailleurs, si un mouvement révolutionnaire échouait. C'est cruel, mais c'est logique !

L'avenir appartient aux audacieux... et aux plus forts !... Faudra-t-il que, en période révolutionnaire, nous employions la même méthode, la même cruauté, la même logique ? Est-ce là ce que la bourgeoisie veut nous faire tirer de la leçon des faits qu'elle nous impose ?

Puisque, depuis toujours, pour la défense de ses privilèges, elle a institué et réprimé le « crime de révolutionnarisme », faudra-t-il que, par réciprocité, pour la sauvegarde des conquêtes révolutionnaires de demain, nous instituions et réprimions le « crime de bourgeoisisme » ?

Les gouvernants bourgeois et leurs valets le savent : La Révolution n'est pas une entreprise de massacre à large envergure. La Révolution tend au travail, au bien-être et à la liberté pour tous...

Toujours, Messieurs les Bourgeois, vous avez tiré les premiers ! Toujours, vous avez été sans pitié pour les vaincus !

Si des événements insurrectionnels nous rendaient demain maîtres de nos destinées — et de celles des autres ! — pour éviter un retour possible de la bourgeoisie — et ses conséquences — devrions-nous, malgré notre aversion instinctive et profonde du sang versé, nous considérer, envers cette bourgeoisie qui ne nous épargnerait pas, en état de légitime défense ?

Le sort qui sera fait, à l'issue de leur « procès historique », à nos camarades communistes hongrois nous fournira les éléments de la réponse !

LOUIS DESCARSIN.

Pour la Révolution Russe

Nous avons reçu du camarade Georg Andrey-tchine, de The Liberator (34, Union Square, East-New-York-City) des nouvelles de notre bon camarade Robert Minor, qui nous avait fourni d'excellentes indications sur la Révolution russe, lors de son passage à Paris au cours de l'été dernier.

Robert Minor mène activement une active campagne contre l'étranglement capitaliste de la Russie des Soviets.

Au moment où les Brigands associés tentent un suprême effort contre Pétrograd et Moscou, nous ne pouvons mieux faire que reproduire les passages les plus caractéristiques d'un discours que Robert Minor prononça dans la région minière du Montana, et dont la traduction, tirée du journal révolutionnaire Butte Daily Bulletin, est due à notre camarade Marguerite Deschamps.

Dans ce discours, prononcé devant un auditoire considérable, Robert Minor expose avec une remarquable clarté, et avec toute la force que lui confère sa qualité de témoin, l'effort prodigieux du prolétariat russe en même temps qu'il proclame son entière confiance dans le succès final de la Révolution ouvrière. Ce succès sera d'autant plus rapidement assuré que les prolétaires de tous les pays sauront affirmer à l'égard de leurs frères de Russie une solidarité plus agissante.

Il n'y a pas dans cette affirmation de solidarité qu'une raison d'humanité, il y a aussi une raison d'intérêt.

L'assassinat de la Révolution russe par les Etats capitalistes aura fatalement la plus grosse repercussion sur les classes ouvrières qui seraient rendues complices par leur béatitude, par leur indifférence, des gouvernements assassins.

L'hypocrisie de la Ligue des Nations

Aujourd'hui, la Ligue des Nations est une réalité. Elle n'est pas officiellement constituée et ne le sera peut-être jamais, mais en fait, c'est la même chose. Actuellement une ligue mondiale des pouvoirs s'emploie ardemment à l'extermination par la force brutale de la République ouvrière russe.

Oui, la Ligue des Nations est une réalité, et sa première tâche est l'écrasement du prolétariat qui cherche à l'émanciper. La Ligue est motivée par l'intérêt commun du capital de toutes les terres, sans égard aux nationalités. Les gouvernements alliés n'ont pas hésité, même au milieu de la guerre, à donner leur appui militaire et moral aux Allemands, Autrichiens et Hongrois, dont les gouvernements représentaient la classe capitaliste. Le gouvernement britannique n'a pas hésité à fournir aux barons allemands des provinces baltes des canons que ceux-ci employaient contre la classe ouvrière russe.

Quand j'ai traversé la frontière russe après l'armistice, j'ai eu l'occasion d'observer que les représentants des Etats-Unis s'occupaient activement d'aider la vieille classe régnante à détruire la révolution de la classe ouvrière.

Bref, le monde est divisé maintenant non pas en nations, mais en deux classes et une épouvantable guerre mondiale est sur le point d'éclater.

Si les prétentions des avocats de la Ligue à un idéalisme et à la protection du faible n'étaient pas une excessive hypocrisie :

La République irlandaise aurait été joyeusement bienvenue à Paris, au lieu d'être insultée et frappée dans le dos ;

La République chinoise n'aurait pas été égorgée par l'empereur du Japon ;

La République ouvrière d'Autriche n'aurait pas été renversée et l'archiduc Joseph de la vieille famille royale d'Autriche n'aurait pas été même temporairement assis sur un trône virtuel en Hongrie ;

La Belgique serait sortie de cette guerre en république, la même chose aurait eu lieu pour l'Italie. L'Angleterre aurait aussi perdu son roi marionnette, et l'empire du Japon serait devenu une démocratie.

Et, plus important que tout, si les prétendus buts d'idéalisme de la Ligue des Nations n'étaient pas la plus odieuse duplicité, la République russe des Soviets n'aurait pas à se défendre contre les attaques de ses côtes par la flotte anglaise. Il n'y aurait pas maintenant des troupes des pays alliés sur le sol de la Russie, faisant la guerre à la République la plus éclairée de la terre.

Dans une entrevue que j'obtins de Lénine, en décembre dernier, à Moscou, celui-ci déclara : « Ils ne forment pas une ligue des nations, mais une ligue d'impérialistes pour étrangler les nations. » Quoique je diffère en plusieurs points de Lénine, je dois dire que ces mots prouvent qu'il avait raison.

Les classes gouvernantes du monde sentent qu'elles combattent pour leur propre existence. Un bourgeois, partisan de la réaction en Allemagne, me disait : « Je ne sais pas si les révolutionnaires de la classe ou-

vière ont raison ou non. Ce n'est pas une question pour moi. Je suis un bourgeois, je dois vivre et mourir bourgeois. Nous devons garder les soldats pour combattre la classe ouvrière aussi longtemps que les soldats voudront bien combattre. »

Ceci est la théorie d'après laquelle agissent les grands gouvernants du monde. C'est la théorie que la Ligue des Nations mettra en pratique, si les plans actuels de Wilson, Clemenceau et Lloyd George sont exécutés.

Mais je pense que ceci est une erreur, une tragique erreur. D'abord, rappelez-vous que l'Allemand dont je parlais plus haut a dit : « Aussi longtemps que les soldats voudront combattre. » Mais déjà les soldats du monde commencent à manifester leur refus de lutter contre les armées sovietistes russes, lesquelles, comme ils le sentent instinctivement, sont de la même classe qu'eux. Des bateaux de guerre français ont déjà arboré le drapeau rouge quand l'ordre fut donné de tirer sur Odessa. Un régiment anglais s'est déjà mutiné à Arkangel, et quand les conscrits anglais reçurent l'ordre d'embarquer pour la Russie, ils se révoltèrent dans le port d'embarquement. De sinistres rapports sur le moral de l'armée américaine en Russie ont troublé de nombreux patriotes.

La seule armée en Europe qui peut sans contredit avoir confiance dans les ordres de son gouvernement est l'armée d'un demi-million (nombre augmentant rapidement) de la République russe.

Mensonges et Calomnies

Afin de vous préparer à être envoyé en Asie pour combattre et mourir dans la neige de cet hiver, on s'empresse à répandre de fausses histoires sur la République russe. On a souvent donné comme argument que le gouvernement russe était la tyrannie de 34 hommes. Cet argument est faux. L'ambassadeur américain, qui demande que les soldats soient envoyés en Russie pour renverser ce qu'il appelle la tyrannie, avait coutume de se courber et de s'incliner devant le czar. Il fut contraint à renoncer à faire sa cour au gouvernement russe démocrate.

Il n'y a qu'une seule raison d'envahir la Russie et c'est : punir la classe ouvrière d'avoir confisqué le capital. C'est un frénétique désir d'effacer toutes traces de la révolution russe afin que le reste des travailleurs apprenne ce qu'il en est advenu et profite de la leçon.

Pour parvenir à cette fin, le monde est submergé d'odieuses mensonges. Comme c'est toujours le cas, cette propagande prend la forme de récits disant la brutalité des révolutionnaires à l'égard des femmes.

Il est fréquemment dit que les Russes ont nationalisé les femmes. Je ne pouvais pas prendre au sérieux cette histoire. Je pensais que c'était une plaisanterie — une odieuse plaisanterie — jusqu'à ce que je vins à Paris et découvris qu'un grand nombre d'hommes à la Conférence de la Paix prenaient la chose au sérieux.

Aussi, je vous dirai la vérité à ce sujet. Il y a seulement deux lois en Russie concernant la femme. Il n'y a même pas de loi sur le suffrage des femmes, car pour les Russes, la femme doit voter en égalité absolue avec l'homme. Les seules lois qui existent sont : Une mère de jeunes enfants doit recevoir plus de nourriture que toute autre personne. Une femme qui doit devenir mère est reçue gratuitement à l'hôpital où elle est nourrie spécialement. Trois mois de repos précédant la naissance de son enfant lui sont entièrement payés par le Bureau des finances de l'Etat.

On dit qu'il y a du désordre en Russie. Je vous dirai qu'il y a plus d'ordre à Moscou qu'à Chicago. Un homme ou une femme de toute classe est en sécurité dans les rues de Pétrograd à 3 heures du matin, comme il est à New-York ; non, je vous dirai qu'il y est plus en sécurité. L'ordre le plus complet existe sur tout le territoire qui est sous le contrôle des Soviets, en fait beaucoup trop d'ordre qui ne convient pas à mon tempérament artistique.

J'avais coutume de m'asseoir sur les bancs du Square du Théâtre de Moscou et je lisais les journaux anglais. Ces journaux rendaient compte des combats que les armées mercenaires chinoises livraient dans le square contre la population blanche mourant de faim. J'étais présent à ce square durant la période pendant laquelle ces batailles étaient dites avoir lieu et je n'en ai jamais rien vu. Les seuls mercenaires chinois qui combattent en Russie luttent contre les bolchevistes et non pas pour eux et ils sont engagés au service du capital américain, anglais, français et japonais.

Au temps de Kerensky

Il y eut cependant une époque de terreur en Russie. Ce fut la terreur rouge. 4.500 personnes furent tuées par la terreur rouge aux mains du gouvernement bolcheviste. D'après ce fait, qui fut publié dans un journal bolcheviste, sont basées de nombreuses histoires servant la cause de l'intervention. Mais il y a un petit détail d'omis dans tous les récits de la terreur et c'est le massacre de 76.000 hommes, femmes, enfants, assassinés de sang-froid et sur lequel pas un mot ne fut dit. Les 4.500 personnes tuées par la Terreur Rouge trouveront la mort en se défendant contre l'inouïe brutalité de la Terreur Blanche et sur laquelle les censeurs ne permirent pas que vous fûtes renseignés. J'ai écrit de nombreux récits sur ce sujet et les ai envoyés en Amérique, mais ils sont tous restés dans la vaste corbeille du censeur anglais. Quand plus d'un millier d'hommes, femmes, enfants sont alignés contre un mur et fusillés par la garde blanche, c'est ce qu'on appelle « le rétablissement de l'ordre ». Quand les ouvriers tuent quelques personnes des hautes classes, c'est « la terreur ».

Il n'y eut pas d'ordre durant le régime Kerensky. Au début de la Révolution, le Conseil des ouvriers de Pétrograd décida que les soldats devaient ne plus saluer leurs officiers. Comme Kerensky me l'a dit plus tard à Paris, avec des larmes dans les yeux, le gouvernement immédiatement décréta que les soldats avaient à saluer leurs officiers. Or la majeure partie de l'armée aime mieux suivre la décision des Soviets.

Puis, il y eut un peu de désordre parmi les marins de Kronstadt, le grand fort naval qui protège Pétrograd. Un de ces marins apprit que Tom Mooney allait être exécuté à San-Francisco pour sa participation au mouvement révolutionnaire. Aussi les 30.000 marins tinrent un meeting et déléguèrent un comité de six membres auprès de l'ambassadeur Francis. Ces six marins se rendirent à l'ambassade en prenant avec eux leurs fusils, comme c'était l'habitude durant la crise révolutionnaire. L'ambassadeur Francis ne sortit pas de sa chambre, mais son secrétaire fut informé que Francis était invité à venir à Kronstadt et à rester avec les marins jusqu'à ce que ces derniers soient fixés du sort réservé à Tom Mooney. L'ambassadeur télégraphia à Washington : « Pour l'amour de Dieu, ne pendez pas Tom Mooney ». Ceci se passait sous le gouvernement de Kerensky. Le gouvernement n'était même pas assez fort pour entraver l'action de six marins.

Le gouvernement de Kerensky fut paralysé par les grèves. Les ouvriers demandèrent d'abord la journée de huit heures avec une augmentation de 50 %. Puis ce fut la journée de 7 heures avec 100 % d'augmentation, ensuite 6 heures et 500 % d'augmentation et ainsi jusqu'à la journée de 5 heures et 1.000 % d'augmentation. Ce fut une situation impossible. Vous ne pouvez pas prendre de l'industrie plus que son produit total. Les patrons vinrent aux ouvriers avec leurs livres, leur montrer que de telles demandes ne pouvaient être accordées. Les ouvriers répondirent simplement : « C'est le lock-out ». Ils trouvèrent un nouveau moyen de grève : quand la grève était décidée, ils envoyaient un mot au patron en lui ordonnant de quitter l'usine, la grève étant décrétée. Eux, restaient à l'usine.

C'était le désordre. Les bolchevistes n'ont rien à faire avec cela. Ces ouvriers étaient convaincus à ce moment, par la fausse propagande, que Lénine était un agent allemand et ils le détestaient ainsi que les bolchevistes.

Le gouvernement provisoire était dans un embarras désespéré pour arrêter les grèves qui paralysaient l'industrie russe et la rendaient impossible à continuer. Le gouvernement entreprit le seul remède que les capitalistes du monde emploient contre les grèves et c'est de fusiller les grévistes. Mais quand les soldats approchaient des usines, les ouvriers envoyaient des comités pour expliquer aux soldats les causes des troubles et conférer avec eux. Les Comités des Soldats décidèrent que les ouvriers étaient dans leur droit, informèrent leurs officiers et reportèrent à Kerensky que « tout était bien ».

Ainsi le seul remède que le monde capitaliste ait jamais trouvé contre les grèves échoue quand les soldats refusent de fusiller les grévistes.

Le rôle de Lénine

Mais vint, plus tard, un autre homme qui trouva le remède à cette situation intolérable. Ce fut Lénine. Son idée était de donner la responsabilité de la marche des usines aux ouvriers eux-mêmes, qui seraient à même d'observer qu'ils devaient produire autant

qu'ils voulaient recevoir. C'était la seule solution, après la vieille solution de la fusillade qui avait échoué grâce à la loyauté des soldats envers les travailleurs.

Mais quoique Kerensky tint encore le pouvoir nominal, Kerensky projeta de se renverser lui-même. Il comptait obtenir que les cosaques, sous la direction de Korniloff pénètrent dans Pétrograd, y instaurent une dictature militaire qui mettrait fin à la rébellion des ouvriers. Quand la nouvelle de l'approche de Korniloff et des hordes de cosaques fut connue, les ouvriers coururent aux sirènes des usines et déchainèrent le plus formidable tapage que Pétrograd ait entendu. Les ouvriers se précipitèrent dans les rues, criant : « La Révolution est en danger, protégez le gouvernement de Kerensky de la contre-révolution. » Kerensky apprit à sa consternation que les ouvriers ne voulaient pas le laisser se renverser lui-même. Les ouvriers allèrent aux baraques et arsenaux et demandèrent des fusils, des canons, des grenades pour protéger le gouvernement provisoire. Les soldats ne pouvaient pas refuser cette aide, et en peu de temps les rues de la grande ville furent pleines d'hommes des usines marchant, chantant et mêlés avec des soldats. Tous allaient à la rencontre des cosaques. Quand l'armée de Korniloff fut en vue, ils envoyèrent des délégués avec des manifestes. Ces manifestes furent lus à haute voix aux soldats et l'armée de Korniloff disparut en une heure.

Les ouvriers retournèrent à Pétrograd avec les grenades suspendues à leurs ceintures, avec les fusils et les canons. Ils oublièrent où ils les avaient empruntés et ne les retournèrent pas à l'arsenal. Ce fut la fin de Kerensky. Avec les ouvriers armés, le gouvernement était destiné à disparaître. Un mouvement bref, rapide, facile et les affaires entières de 180 millions d'habitants passèrent aux mains des Soviets des ouvriers et soldats.

Là-dessus, la classe bourgeoise se mit en grève. L'homme type, employé de bureau, pensa que par leur refus de faire le travail, l'industrie russe serait suspendue et que la révolution ouvrière serait vaincue. Mais leur erreur fut grande. Un nombre surprenant de capacités fut trouvé dans les rangs de la classe ouvrière.

Ensuite, ce fut aux officiers de faire grève. Lénine et Trotzky essayèrent d'obtenir du gouvernement américain l'envoi d'officiers en vue d'organiser une armée qui devait combattre l'armée allemande, qui était le plus grand ennemi à ce moment-là. Le gouvernement américain ne donna aucune aide, aussi les rouges firent appel aux talents militaires de la classe ouvrière.

Ainsi, à la surprise des bourgeois, les Soviets ouvriers travaillaient sans leur assistance. L'ordre des choses fut complètement changé. Il fut décidé que ceux qui travaillaient seraient les premiers à recevoir la nourriture. Or, un travailleur recevait une livre de pain pour lui et une livre pour chaque membre de sa famille, le bourgeois, qui avait refusé de travailler, recevait un quart de livre. On leur fit savoir, cependant que, lorsqu'ils consentiraient à travailler pour les Soviets ouvriers au travail de bureau, ils jouiraient du même traitement que les travailleurs.

Mais les bourgeois, pour la plus grande part, refusèrent de travailler. Ils entreprirent alors la spéculation sur la nourriture, pour le double but de faire de formidables bénéfices et d'amener par une famine artificielle la chute de la République ouvrière.

J'avais coutume de me trouver aux environs des portes des usines les samedis soirs et je regardais les ouvriers sortir avec leurs salaires : c'étaient des sacs de farine. Les Soviets avaient imaginés de payer en partie en nature à la place d'argent. Vous pouvez savoir combien de personnes chaque homme avait dans sa famille par le nombre de sacs de farine qu'il portait. car il recevait un sac pour chaque membre. Les ouvriers avec beaucoup d'enfants devaient apporter une petite voiture le jour de la paye. Les hommes célibataires recevaient de la nourriture pour une seule personne et le reste de leur salaire en argent.

La révolution invincible

L'ambassadeur des Etats-Unis était profondément choqué de tout cela. « Oh horreur ! le monde est renversé, disait-il. Combien de temps cela va-t-il durer ? » J'avais besoin de lui dire « Toujours », mais son esprit ne pouvait pas concevoir une telle chose, aussi annonçait-il dans ses rapports pour l'Amérique que « le gouvernement des Soviets tomberait dans deux semaines ! » Les Soviets ne sont pas encore tombés et ils

forment le gouvernement le plus stable d'Europe.

Sans une exception, toute information donnée au gouvernement américain par cet ambassadeur, est fautive. C'est d'après les informations de tels hommes que le gouvernement des Etats-Unis agit dans la guerre privée actuelle de M. Wilson contre le peuple russe.

Dans les ambassades et consulats des alliés en Russie étaient tramés les complots contre-révolutionnaires qui avaient pour but la ruine de la révolution.

Dans les bureaux des diplomates français et allemands le plan fut formé d'incendier les champs de blé, afin de rendre la situation plus désespérée en produisant la famine. Des agents furent envoyés par le consulat français mettre de la poudre d'éméri dans les parties les plus délicates des locomotives. De cette façon, les transports par chemins de fer étaient rendus très difficiles, le matériel se trouvant perdu et dans un état irréparable. J'ai vu briser une des plus grandes gares de Moscou. L'incendie y avait été mis pour détruire les trains chargés de nourriture qui venaient juste d'arriver pour la ville affamée.

Pendant de nombreuses semaines, nous n'avons eu rien à manger, sauf du thé et du sucre. Le matin nous buvions 8 ou 10 verres de thé sans sucre. A midi, nous avions une assiette d'eau chaude avec une feuille de chou, c'était ce que nous appelions la soupe. L'après-midi nous étions terriblement affamés et prenions environ 12 verres de thé sans sucre.

Nous comptions beaucoup sur le blé de la Volga. Or, deux semaines avant l'époque de la moisson, les armées tchéco-slovaques furent concentrées dans la vallée de la Volga et tout l'approvisionnement de nourriture pour la Russie fut enlevé.

Mais, maintenant, les armées de la Russie ouvrière ont capturé la vallée de la Volga juste à temps pour couper les grains mûrs. La Russie sera nourrie cette année.

La grève des bourgeois est terminée. Les hommes ont consenti à travailler pour les industries nationalisées. Les officiers de l'armée entrent au service de l'armée rouge. Vous entendez tous les jours dire que l'armée rouge est défaite. Je vous dirai qu'au contraire, elle gagne toujours et continuera de gagner jusqu'à ce que le tsariste Kolitchak, qui reçoit l'aide des réactionnaires alliés, soit conduit dans la mer à Vladivostok. La même défaite viendra pour Denikine.

Les classes ouvrières du monde peuvent, par une démonstration de son pouvoir économique, faire reconnaître la République des Soviets et laisser la Russie aux mains du peuple russe.

Avant de vouloir réformer la Société, il convient de se réformer soi-même. Car une société ne vaut que ce que vaut chacun des individus qui la composent.

Aux Militants

Des événements sur lesquels il serait oiseux d'insister : crise du papier et crise de l'imprimerie (conséquence d'un véritable attentat capitaliste), nous ont empêché de paraître la semaine dernière.

La plupart des journaux politiques ont trouvé des combinaisons leur permettant de se publier soit en commun, soit isolément.

Il nous en coûtait d'être condamné au silence dans ces conditions. Aussi, est-ce avec empressement que nous avons saisi l'occasion qui s'offrait à nous, après bien des recherches, de paraître sous un format réduit, avec des moyens de fortune.

Il est bien entendu que nous ne paraîtrons qu'avec l'assentiment de nos camarades typos, qui soutiennent en ce moment une lutte tenace contre un patronat indigne — lutte qui se terminera nécessairement par leur victoire, au bout d'un temps que nous souhaitons être court.

Nous pourrions alors reprendre notre parution ordinaire. Nos camarades, amis et collaborateurs comprendront que pas mal d'articles ont dû être sacrifiés. Nous sommes certains qu'ils ne ralentiront pas leur effort pour cela et, qu'au contraire, ils redoubleront d'activité pour donner à leur organe de combat toute la vitalité désirable. Nous aurons l'occasion de revenir sur les moyens propres à donner de l'extension à la propagande. Nos camarades seront tenus entièrement au courant de nos intentions et ils connaîtront les résultats auxquels nos efforts communs auront abouti.

Intellectuels et Ouvriers

La classe ouvrière voit sans trop d'enthousiasme les intellectuels venir à elle. Cela s'explique, car d'ordinaire ils viennent pour la trahir, tout au moins pour s'en servir.

Au temps déjà lointain de l'affaire Dreyfus, la bourgeoisie avancée ayant besoin du concours du peuple découvrirait comme par enchantement que ce peuple avait besoin d'être éclairé. Elle institua, ou plutôt, elle développa les universités populaires.

Des philosophes, des savants daignèrent quelquefois venir mettre les auditoires mêlés de ces nouvelles organisations au courant des grands problèmes agités dans le monde cultivé, des centaines de jeunes bourgeois vinrent y chercher l'occasion de s'exercer à la parole, à l'enseignement, de se donner un titre pour pouvoir solliciter ensuite une place quelconque.

Dire que tout ce monde ait manqué systématiquement de sincérité ne serait pas exact, mais personne évidemment n'y aurait voulu se mêler au peuple comme le camarade Larapiedie le demande. Bourgeois ils étaient, bourgeois ils entendaient bien rester ; les préoccupations individuelles mises à part, ce qu'ils voulaient c'était se servir du peuple contre la réaction menaçante. On sait comment la réaction vaincue la bourgeoisie avancée s'empressa de lâcher les ouvriers.

Les intellectuels restèrent nombreux dans les partis avancés, l'idéal de ces partis est anti-bourgeois, il est vrai, mais il est si lointain. On voit comment les socialistes accueillent aujourd'hui les Russes qui essaient de mettre dans la réalité ce qu'ils disent depuis plus d'un demi-siècle dans les réunions. L'enfant dont ils prétendaient désirer avec tant d'ardeur la venue, une fois né, ils ne veulent plus le reconnaître.

Les événements ont montré cependant que si les intellectuels manquent souvent de sincérité, ils ne sont pas les seuls. La C. G. T., pour avoir fermé sa porte aux travailleurs de la pensée, n'a pas pour cela échappé à l'arrivisme. Nombre de ses chefs, passés peu à peu, de par leurs fonctions à l'état de demi-bourgeois, font aujourd'hui leurs efforts pour arrêter le mouvement révolutionnaire qu'ils avaient pour mission de faire avancer.

L'intellectuel, à mon avis, n'est un homme dangereux que s'il est isolé, en masse, il constituera un auxiliaire incomparable, j'ajouterais même indispensable. L'arrivisme politique, possible lorsque des personnalités isolées viennent aux ouvriers, est tout à fait neutralisé lorsque ce sont des corporations entières qui donnent leur adhésion.

La prophétie de Marx se réalise en partie aujourd'hui. Au-dessous d'une grande bourgeoisie arrogante, souvent aussi superficielle et ignorante que l'était la noblesse au dix-huitième siècle, est une classe moyenne intelligente, instruite, dont la situation pécuniaire n'est guère meilleure que celle du prolétariat.

Cette classe ne va pas au peuple dans un geste de pitié dédaigneuse, elle en est et si elle ne le comprend pas encore tout à fait, il n'y a qu'un peu de patience à prendre. Ce n'est plus comme au temps de l'affaire Dreyfus des considérations politiques qui l'amènent au prolétariat, c'est une transformation économique que la guerre a précipitée.

Les ouvriers doivent comprendre que, dans le cas d'une révolution sociale, le concours des intellectuels sera indispensable. Sans eux, ils ne peuvent pas organiser la production. Trotsky nous dit dans son livre toutes les difficultés qu'a suscitées à la révolution russe l'absence des intellectuels qui, au début, avaient hésité à prêter leur concours.

Dans la préparation révolutionnaire, c'est parmi les intellectuels que l'on trouvera les meilleurs entraîneurs de masse. Habitué à sa condition, l'ouvrier n'en comprend qu'imparfaitement l'injustice ; ce n'est que d'une façon verbale qu'il en désire le changement. L'intellectuel, lui, comprend mieux ; pour bien voir les maux de l'esclavage, il ne faut pas être soi-même un esclave.

Les intellectuels sont encore un élément modéré, ils comprennent la nécessité de s'organiser pour se défendre, mais ils restent conservateurs de l'ordre social. Tout porte à croire qu'ils perdront leur timidité avec le temps. L'ingénieur mal payé, le fonctionnaire, le professeur, tracassés et brimés, finiront par comprendre qu'ils n'ont rien à perdre à une transformation de la société.

Un chef syndicaliste a pu, dans un congrès récent, exciter l'envie de la clas-

se ouvrière avec le pauvre petit bien-être des instituteurs. C'est le jeu éternel des classes dirigeantes de diviser les travailleurs entre eux-mêmes afin de les mieux tenir. On excitera demain les paysans contre les ouvriers des villes et si les exploités ne sont pas raisonnables, c'est la semaine sanglante qui recommencera.

Intellectuels et ouvriers, paysans et citadins, nous sommes tous des exploités et nos ennemis sont nos maîtres.

DOCTORESSE PELLETIER.

Chaque fois qu'un pouvoir démocratique a eu à se défendre, il a montré une terreur dans la répression qui se rencontre rarement chez les autres gouvernements. C'est une des raisons pour lesquelles la haute finance n'est pas généralement ennemie de la démocratie, elle sait que la démocratie coûte cher, non seulement parce que les impôts sont lourds, mais encore parce que ses chefs sont exigeants. Mais elle sait aussi que la sécurité des spéculateurs sera bien garantie par des gens qui ne se laissent pas intimider.

GEORGES SOREL.

Fédération Anarchiste

Après le renouveau, amené par la cessation des hostilités, les anarchistes ont senti que, « plus que jamais », l'organisation des forces libertaires était indispensable.

Ils ont senti, ils sentent, que seule la « coordination » de nos efforts peut amener des résultats appréciables.

Après une période de gestation, nous entrons dans une phase d'organisation sérieuse. Déjà, plusieurs réunions ont eu lieu, réunions qui ont marqué le désir général d'œuvrer efficacement.

Mais ce qui est fait, tout en étant bien, n'est pas suffisant, « il faut faire mieux ».

Nous basant sur les résultats fournis par la Fédération d'avant guerre, nous pouvons, croyons-nous, opter pour le même mode d'organisation.

Avant guerre, en dehors des réunions plénières de la F. A., se réunissaient des camarades correspondants qui étaient en relations directes et suivies avec les groupements de province. De ces réunions il en sortit des choses et un résultat appréciables.

Forts de l'expérience passée, il nous semble utile de revenir au même mode d'organisation.

Il nous faut donc trouver des correspondants. Pour ce faire, nous convions tous les camarades de Paris et banlieue adhérents à la F. A., à assister à la « Réunion Générale » qui aura lieu dimanche 23 novembre, à 2 heures de l'après-midi, Maison Commune, 49, rue de Bretagne, où nous nous entendrons pour un mode de versement.

Les adhérents des groupements éloignés qui ne pourront tous y assister sont priés d'envoyer un ou des délégués.

Qu'on se le dise.

LA FÉDÉRATION.

P. S. — Adresser les correspondances : Pour le secrétariat, à Pierre Lemeilleur, pour la Trésorerie, à E. Haussard.

La guerre a eu un résultat inattendu pour les dirigeants. Elle a révélé aux peuples combien il était absurde de se battre entre nations et a montré que si l'individu avait un ennemi, c'était dans son pays l'homme qui le maintenait ignorant.

Quel tragique réveil pour les meneurs de la société bourgeoise, qui en dedans de chaque frontière, plus ou moins inconsciemment, poussaient à la guerre en convoitant les biens des autres, en exaltant le chauvinisme pour galvaniser l'énergie offensive ou défensive et qui, maintenant, sentent diriger contre eux-mêmes le ressentiment de toutes les souffrances endurées ! Ils constatent avec stupeur que, dans les pays où la révolution s'est étendue, l'ancien belligérant hait plus son patron que l'ancien ennemi. Comment cela peut-il être possible ? Comment cela peut-il être vrai ? Or, cela est certain. Et personne dans la bourgeoisie ne comprend cela, ne réalise cela, n'agit conformément à cela.

D^r TOULOUSE.

Demain, n° 74.

DIMANCHE, 30 Novembre à 2 heures

Grande Matinée-Concert

Avec le concours des camarades chansonniers :

Robert Guérard,
Fernand Jack,
René Péache,
Louis Loréal,
Goladant.

et de plusieurs autres camarades chanteurs.

Première partie : Causerie éducative.

Deuxième partie : Partie concert.

ENTREE LIBRE.

Vestiaire obligatoire 1 franc.

G. THILLIER.

COMMUNICATIONS

Fédération Anarchiste : « Groupe de Puteaux ». Réunion samedi 22 courant à 8 heures à 169, rue de Verdun, Suresnes. « Groupe d'Ivry ». Réunion tous les vendredis, 33, boulevard National.

Action, « Revue » pour paraître au 1^{er} décembre. S'adresser à Florent Fels, 18, rue Feydeau, Paris.

Travailleur Espérantiste, s'adresser 177, rue de Bagnolet, Paris XX^e.

La Couture. — Association ouvrière à base communiste. 18, cité Trévise, Paris.

Le Havre. — « Groupe Anarchiste ». Tous les Mardis, Jeudis et Dimanches, réunions au siège, 8, rue Jean-Bart. Appel à toutes les bonnes volontés.

Roubaix. — Réunion des camarades le dimanche 23 novembre à 9 heures du matin.

Valenciennes. — Les camarades qui s'intéressent à la propagande, sont priés de se mettre en rapport avec Micheau, 6, sentier des Morts, Quarouble, Nord.

Nantes. — « Groupe d'Avant-Garde ». Réunion tous les samedis à 20 heures, salle Champagne, place Bretagne.

Lyon. — « Groupe Espérantiste ». Secrétariat, 6, rue Paul-Bert. Réunion tous les lundis à 20 heures.

Petites Correspondances

Cerruti à Vienne. — Ton abonnement se terminera au n° 52.

Massay à Verviers. — Bien reçu les deux mandats. Merci.

Alain à Brest. — Avons expédié colis. Avez-vous reçu ?

Loquier à Epinal. — Avons expédié brochures, papillons. As-tu reçu ?

Maignenaud à Bordeaux. — Votre abonnement fini au prochain numéro, n° 45.

Bordarie à Marseille. — Réglez affiches, 5 francs le cent. Amitiés.

Berthelot à Brest. — Bien reçu règlement. Amitiés.

Marchenoir à Orléans. — Reçu mandat. Merci. Abonnement finira au n° 55.

Goirand. — Donne ton adresse à Rh.

Note. — Vu la petitesse de notre format, nous renvoyons la liste des souscriptions à un numéro ultérieur.

Avis. — Pour le même motif les camarades et organisations nous ayant adressé des ordres du jour nous excuseront de ne pouvoir les publier.

EMILE POUGET.

ENTRE NOUS

Montell à Limoges. — Tu peux avoir tome 7. « Jours d'Exil ». Haussard.

Aline Ditcher. — J'ai besoin de te voir. Ecris ou viens. Henriette.

Trini. — Demande adresse Paul Gilles. Bruxelles Répondre au journal.

Camarades adhèrent

à la

Fédération Anarchiste

Lisez LE LIBERTAIRE

et abonnez - vous

Achetez tous vos

Livres et Brochures

à la Librairie Sociale

Le gérant : JOURNE

Journal composé par des ouvriers syndiqués.

Imprimerie spéciale du Libéraire.